Document généré le 25 avr. 2024 10:51

Liberté

[Poèmes]

Luis Vidales

Volume 45, numéro 3 (261), septembre 2003

La poesía tiene la palabra

URI : https://id.erudit.org/iderudit/33070ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Vidales, L. (2003). [Poèmes]. *Liberté*, *45*(3), 26–33.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Acuarela

Los pavos reales
que pasean su luz verde
sobre los patios
le abren sus paraguas chinescos
al sol.

Extrait de *Suenan timbres*.

Aquarelle

Les paons
qui promènent leur lumière verte
sur les patios
entrouvrent leurs ombrelles chinoises
au soleil.

En el café

El piano
que gruñe metido en un rincón
le muestra la dentadura
a los que le pasan junto.
La bomba eléctrica
evoluciona su luz
en el espejismo de mis uñas
y desde la mesa
donde una copita
vacía finge
burbuja
de aire
solo – a grandes sorbos –
bebo música.
En neblinas de vapor
van pasando ante mis ojos
los sopores de Asia...
Siento que anda por mi sangre
el espíritu de las uvas
del Mediodía...
y cuando los alambiques de la orquesta
dejan filtrar
el alma ebria
– que le da por tornasolarse
en el azul de los sueños –
se interna por la callejuela tortuosa
de un cuadrito
colgado a la pared.

Extrait de *Suenan timbres*.

Au café

Le piano
enclavé dans un coin beugle
montre ses dents
à ceux qui l'approchent.
L'ampoule électrique
intensifie sa lumière
sur le mirage de mes ongles
et de la table
où le petit verre
vide feint d'être
une bulle
d'air
seul – à grandes gorgées –
je bois de la musique.
À travers les brouillards de vapeur
surgissent devant mes yeux
les assoupissements de l'Asie...
Je sens couler dans mon sang
l'esprit des raisins
du Midi...
et quand les alambics de l'orchestre
ne filtrent plus
l'âme ivre
– qui aime devenir miroitante
dans le bleu des rêves –
se faufile dans la ruelle tortueuse
d'un petit tableau
accroché au mur.

La música

En el rincón
oscuro del café
la orquesta
es un extraño surtidor.
La música se riega
sobre las cabelleras.
Pasa largamente
por la nuca
de los borrachos dormidos.
Recorre las aristas de los cuadros
ambula por las patas
de los asientos
y de las mesas
y gesticulante
y quebrada
va pasando a rachas
por el aire tubio.
En mi plato
sube por el pastel desamparado
y lo recorre
como lo recorrería
una mosca.
Intonsamente
da vueltas en un botón
de mi d'orsey.
Luego – desbordada –
se expande en el ambiente.
Entonces todo es más amplio
y como sin orillas...

Extrait de *Suenan timbres*.

La musique

Dans le coin
sombre du café
l'orchestre
comme un étrange jet d'eau.
La musique dégouline
sur les chevelures.
Elle s'attarde longuement
sur la nuque
des ivrognes endormis.
Elle parcourt les cadres des tableaux
déambule sur les pieds
des chaises
et des tables
et gesticule
et brise
et traverse follement
l'air nébuleux.
Sur mon assiette
elle escalade le gâteau abandonné
elle le survole
comme le ferait
une mouche.
Ignorante
elle contourne le bouton
de ma veste.
Puis – débordée –
elle se répand dans l'atmosphère.
Tout s'amplifie soudain
et comme sans limites...

Por fin
desciende la marea
y quedan
cada vez más lejanas
más lejanas
unas islas de temblor
en el aire.

Finalement
la marée descend
et de plus en plus lointaines,
plus lointaines,
quelques îles frissonnent
restées
en suspens.